

LIBERIA

UN ENFANT POUR FAIRE LA PAIX

Jamais elles n'auraient cru connaître des jours heureux. Ces ex-enfants soldates, enrôlées de force en 1989, ont vu, subi et commis tueries et exactions, sans nul autre choix. Mais un jour, elles ont donné la vie. Et en devenant mères, elles ont retrouvé une raison d'exister.

Par Emmanuelle Eyles-Duwat.
Photos Glenna Gordon.





Moment de découverte
inoubliable pour Momo
Yahn : sa mère Decontee
lui montre l'océan
pour la première fois.



Chaque jour, Decontee, qui ne sait ni lire ni écrire, est fière d'emmener son fils Momo-Yahn à l'école.

DECONTEE, 26 ANS, A FAIT LA GUERRE À 9 ANS. AUJOURD'HUI AGENT DE SÉCURITÉ, ELLE VEUT CONSTRUIRE UN AVENIR À SON FILS.



De retour de l'école, le premier geste de Decontee est de retirer l'uniforme de son fils pour ne pas l'abîmer.

Decontee n'a pas eu d'enfance : elle découvre le plaisir de regarder des matchs de foot avec son fils.



Depuis dix ans, l'ONG Think aide les filles soldates à se réinsérer.

Katuma avait 7 ans quand les rebelles l'ont kidnappée. Son fils, Tony, ignore tout de son passé.



a

« A quoi as-tu encore rêvé, cette nuit, maman ? Tu n'as pas arrêté de me donner des coups de pieds », blague gentiment Tony, garçon d'une dizaine d'années, en s'extirpant du matelas posé à même le sol. Sa mère, que la remarque ne fait pas rire, lui répond d'un ton bourru de déguerpier car la messe va bientôt commencer. Dehors, les pilons des voisines s'activent, une odeur de nourriture chatouille les narines. Katuma fait la grimace et confie d'une voix rauque : « Tony est mon fils unique, j'ai aimé son père, enfant soldat comme moi, mort avant sa naissance. Tony ne sait rien de mon passé, il va falloir que je lui raconte avant que les commères ne s'en chargent. C'est vrai que j'ai des rêves violents, mais je les oublie aussitôt. Le présent reprend le dessus quand je me réveille. »

GARDE DU CORPS À 8 ANS, VENDEUSE À 31

Katuma, à l'instar de 28 000 enfants soldats du Liberia, a subi de plein fouet la guerre civile qui lui a arraché son innocence. Lorsque, en 1989, Charles Taylor, ancien dignitaire du gouvernement, décide de renverser le Président avec son

armée, Katuma a 7 ans, et, en quelques heures, son univers bascule. De retour de l'école, ses livres sous le bras, elle voit les rebelles s'emparer de son village, y mettre le feu et systématiquement découper les hommes à la machette et violer les femmes. Prostrée dans un buisson, elle sera emmenée de force comme cuisinière.

« Ça, c'était le sort de beaucoup de filles : devenir esclave sexuelle et bonne à tout faire, explique la jeune femme en cherchant ses mots. J'étais si horrifiée par ce que j'avais vu que la haine me donnait une force incroyable. J'ai vite pris les armes. Je devais être pire que les garçons pour qu'ils ne m'approchent pas. J'ai tout éteint dans ma tête, j'avais le cerveau frit par la cocaïne et l'héroïne. A 8 ans, j'étais redoutable, ils m'ont promu garde du corps d'un général. Je n'aime pas me souvenir de ces années... C'était ça ou crever comme les autres. »

La guerre civile, faite de coups d'Etat et de contre coups d'Etat, emporte tout dans son tourbillon sanguinaire. Plus de 150 000 civils seront tués. Les enfants, kidnappés lors de raids dans les villages et les camps de personnes déplacées, sont le fer de lance des milices des rebelles comme des armées gouvernementales. « Tout est fini depuis dix ans, reprend Katuma. Les études, c'est trop tard pour moi, mais j'ai réussi à réapprendre la vie normale. Mon fils me guide, il me tire vers demain alors que je vis encore au jour le jour. Il



Juma s'est battue pour nourrir ses parents pendant la guerre. Aujourd'hui, elle aime que son fils, Philip, soit potelé.

m'aide à penser à l'avenir. Quand je le vois faire ses devoirs, ça me paie de tout. »

Katuma soulève un coin du matelas et extirpe quelques billets : « J'ai bien gagné hier, je fais du porte-à-porte, je vends des compléments alimentaires et des vitamines... Tony va pouvoir s'acheter des bonbons et du Coca. » A la messe, une heure plus tard, Katuma attrape le micro et se met à chanter. « Il n'y a pas eu de procès, de thérapie, de rituels. On en a tous besoin, pourtant. Quand j'entends mon fils m'accompagner à la batterie, je suis la femme la plus heureuse du monde. »

DES FILLES QUE LA SOCIÉTÉ A DU MAL À PARDONNER

Après trois heures de chants, prières et pleurs, la foule des fidèles se disperse alors qu'une pluie torrentielle s'abat sur la ville. La vie a repris ses quartiers, et l'ambiance est à l'optimisme enjoué. En dépit d'un chômage endémique (85 % de la population active), tout le monde travaille de manière informelle, gamins et vieilles femmes vendent des cartes téléphoniques prépayées, lunettes de soleil, piments, noix de coco, etc. « La société a pardonné aux garçons soldats, mais c'est plus difficile pour les filles, explique Rosana Schaack, directrice de l'ONG Think, qui aide depuis dix ans les filles soldates à se réinsérer. Pour survivre pendant la guerre, elles ont dû être

plus cruelles que les garçons. Elles ont beaucoup d'horreurs sur la conscience. Elles ont aussi toutes subi des viols, lot commun des femmes en temps de guerre. J'en vois s'enfoncer dans la drogue et le dégoût de soi. La première fois que j'ai vu Katuma, juste après la guerre, elle vivait dans un squat infect, droguée jusqu'à l'os. Elle faisait peur. Elle a fini par accepter de venir au refuge, où elle a appris la couture et les techniques de vente. Nous avons retrouvé sa grand-mère et sa communauté, qui l'ont peu à peu acceptée. Si elle n'avait pas eu un vrai métier, ça n'aurait pas marché. Il y a des milliers de femmes comme elles : endurcies mais brisées, incapables de vivre avec un homme. Leur existence ne sera plus jamais comme avant, mais si elles ont une raison de vivre, elles y arrivent. Et cette raison de vivre, c'est très souvent leur enfant. »

Juma est belle. Les compliments des hommes dans la rue la font sourire. Ses tatouages sur les bras et sa casquette lui donnent une allure de garçon. Seules sa mère et sa sœur savent ce qu'elle a fait pendant la guerre, les autres n'osent pas le lui demander. « Je me suis battue comme une lionne, j'ai tué et pillé pour nourrir mes parents et mes frères et sœurs cachés dans la forêt. Je ne me sens ni fière ni coupable. Aujourd'hui, c'est comme ci j'étais anesthésiée. Je me débrouille, je vends des vêtements d'occasion sur les marchés et je nourris mon fils, ►

« MON FILS M'APAISE. LORSQUE JE LE VOIS RIRE ET JOUER, ÇA RÉPARE MON ENFANCE PERDUE. » JUMA

« J'AI DES RÊVES VIOLENTS, MAIS JE LES OUBLIE AUSSITÔT. LE PRÉSENT REPREND LE DESSUS. » **KATUMA**



Katuma (en rouge), fait de la vente en porte-à-porte. Elle enseigne ici ses techniques à de futures vendeuses.

Philip. Il a 4 ans. Vous avez vu comme il est potelé? », demande-t-elle en riant.

Le garçonnet, qui joue sur la place du village avec un ballon en roseaux tressés, nous rejoint. Juma le prend sur ses genoux. « Je suis tombée enceinte d'un amant d'un soir. Quand je m'en suis aperçue, j'ai voulu prendre des herbes pour le faire passer, mais ma mère m'en a empêchée. Je n'étais pas prête pour lui, j'étais en guerre contre tout le monde. Ma mère a été très douce avec moi quand j'étais enfant, j'essaie aujourd'hui de faire comme elle. Je le bichonne. Elle avait raison : Philip m'apaise. Lorsque je le vois rire et jouer, j'ai l'impression que ça répare mon passé. » Ici, il n'y a pas de psy pour s'épancher, on ignore le syndrome post-traumatique, la vie continue malgré tout. Katuma et Juma, arrachées très tôt à l'enfance, disent se souvenir de la tendresse de leur mère pour aimer leur enfant à leur tour.

L'ÉNERGIE DE SE PROJETER

Le Liberia, unique Etat africain à avoir été colonisé « de l'intérieur », par des esclaves affranchis venus d'Amérique, se cherche encore. Le pays doit relever le défi de la reconstruction de ses infrastructures et de ses systèmes éducatif et social. Si l'exportation de minerai de fer lui permet de se maintenir à flot et d'afficher une croissance annuelle de 8 %, pauvreté, analphabétisme et démons de la guerre civile restent des fléaux à combattre.

« La semaine dernière, j'ai vu que des gens avaient érigé une grande croix à Monrovia (*capitale du Liberia, ndlr*), là où se trouvait le poste de contrôle le plus sanglant. Nous avons besoin de cérémonies, de mémoriaux, tout ce qui aide à exorciser, s'exclame Korto Williams, coordinatrice locale de l'ONG Action Aid. Tous les jeunes adultes ici sont des anciens combattants, des traumatisés, moi comprise. Nos enfants nous aident à nous projeter, c'est vrai, mais les non-dits sont très lourds à porter. »

Decontee, 26 ans, donne la main à son fils qu'elle élève seule et accompagne comme chaque matin à l'école. En chœur, ils récitent l'alphabet, et l'enfant la corrige avec gentillesse. Il s'appelle Momo Yahn, il a 5 ans. Les parents de Decontee ont été découpés à la machette sous ses yeux, et elle a tout fait pour survivre. Les sévices qu'elle a endurés sont indicibles. Comme beaucoup de combattants, le général qu'elle a dû suivre alors qu'elle n'avait que 9 ans avait, pour assurer sa protection, recours à la magie noire et aux sacrifices humains. Pendant des années, Decontee a porté amulettes et grigris censés rendre invisible et invincible. Quand l'officier est mort, elle a pris la fuite. Aujourd'hui, elle est agent de sécurité mais cherche un emploi plus valorisant. Son rêve : un bureau avec ordinateur et téléphone. Mais Momo Yahn devra d'abord lui apprendre à lire et écrire. ■

Réagissez
à cet article
sur les forums
de marieclair.fr